



« Un sacre », de Lorraine de Sagazan, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis).
CHRISTOPHE
RARNOLD DE LAIGÉ

Le « sacre » de la mort et de la vie de Lorraine de Sagazan

THÉÂTRE La metteuse en scène présente un spectacle intense, une « expérience frontale d'absolue proximité et de consolation », à la puissance cathartique

C'est le spectacle le plus intensément vivant qu'il puisse se voir ces temps-ci, et c'est un spectacle sur la mort. *Un sacre* est à voir, jusqu'au dimanche 9 avril, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), où sa puissance cathartique a été saluée comme telle, jeudi 30 mars, lors de la première, par une salle debout. Il est signé par Lorraine de Sagazan, une metteuse en scène à suivre : elle a fait ses classes avec Thomas Ostermeier et Romeo Castellucci, est actuellement pensionnaire à la Villa Médicis, à Rome, et signera la saison prochaine une création à la Comédie-Française. Elle est, par ailleurs, la cousine de la jeune chanteuse et compositrice Zahra de Sagazan, très en vue elle aussi. *Un sacre* est né de ce qui a été, pour Lorraine de Sagazan, avec le Covid-19, une double rupture anthropologique majeure : l'interdiction d'effectuer les rites funéraires qui, depuis la préhistoire, représentent un marqueur de notre humanité, et la fermeture des théâtres, ces lieux où cette même humanité éprouve ses

valeurs par le miroir qu'elle se tend à elle-même. Quand l'épidémie a surgi, la metteuse en scène travaillait à une adaptation du *Décalogue* de Krzysztof Kieslowski. L'arrivée du Covid a été un électrochoc, qui l'a amenée à une tout autre démarche.

Lorraine de Sagazan a proposé à l'auteur avec qui elle travaille, Guillaume Poix, d'aller rencontrer autant de personnes que de jours gâchés par la crise sanitaire, et de les interroger sur le thème de la réparation. Ils ont mené plus de trois cents entretiens, au fil desquels, sans qu'ils l'aient prémédité, un thème s'est imposé : celui de la mort, et de son invisibilisation dans notre société, invisibilisation qui avait commencé bien avant le Covid-19.

La metteuse en scène et son équipe se sont alors rendu compte, « avec stupeur », disent-ils, que, plus ou moins explicitement, une demande leur était formulée à

travers ces entretiens : que le théâtre puisse être cet espace-temps où le chagrin et le deuil pourraient se dire, se vivre et se dépasser. Qu'il puisse recevoir du rituel là où les rites de mort, dans les sociétés dites « avancées », disparaissent de plus en plus, où la mort, comme le reste, doit être efficace.

Neuf histoires emblématiques

C'était évidemment une intuition formidable, puisque le théâtre est dans son essence même l'art de faire parler les morts, et de les faire revivre. Ce lien entre les rites et le théâtre est posé d'emblée dans *Un sacre*, dès la première histoire racontée, endossée, avec un abattage incroyable, par l'acteur Benjamin Tholozan. Elle est celle d'une des dernières pleureuses d'enterrement de la Balagne, en Corse, forte femme qui a tout compris à sa fonction, qu'elle résume ainsi : « Je décharge toute l'émotion de la famille du défunt en

la faisant passer par mes larmes. »

Des multiples entretiens qu'ils ont menés, Sagazan et Poix ont retenu neuf histoires, fortes, emblématiques ou troublantes. Il y a celle de Thomas, qui, un jour, a failli se noyer sur une plage. Il a été sauvé par un homme qui, lui, s'est fait engloutir par les vagues. Quand Thomas a retrouvé la veuve de cet homme, il a appris que son sauveur était un greffé cardiaque, ayant donc lui-même survécu grâce à un mort. Thomas est vivant, mais constitué d'au moins deux morts.

Autre histoire, celle de Georges, qui, à 62 ans, est atteint d'un Alzheimer précoce. Sa grand-mère et sa mère ont toutes deux été dans des démarches pour mettre fin elles-mêmes à leurs jours, et Georges a fait de même, en optant pour le suicide assisté en Suisse. « Quand vous entendrez mon récit, moi, je serai peut-être mort », dit-il par la voix de

l'acteur qui l'incarne, bien vivant devant nous, et le trouble qui passe dans la salle à ce moment est indescriptible.

La réussite du spectacle tient à ces histoires, telles qu'elles ont été mises en mots par Guillaume Poix, qui sait conserver leur mystère. Mais aussi à la forme trouvée par Lorraine de Sagazan, dans le rituel qu'elle recrée et qui prend toutes les libertés qu'il veut avec les cérémonies traditionnelles. La metteuse en scène, en compagnie du chorégraphe Sylvère Lamotte, invente notamment une écriture du corps hypnotique, qui réintègre de multiples gestes et processions de deuil avec une douceur impalpable et contagieuse.

Cette réussite tient, enfin, à des acteurs d'une présence fracassante, qui sont toujours totalement eux-mêmes, à travers les récits qu'ils incarnent. Ils sont des porte-parole au sens le plus noble du terme, dans ce spectacle déplié par une énergie et un humour ravageurs. Ils sont le cœur du réacteur, dans ce projet de Lorraine de Sagazan de « provoquer une expérience frontale d'absolue proximité et de consolation ». Ce sont eux qui ont la clé de la vibration unique qu'offre le spectacle : celle qui peut exister entre les êtres, les vivants, mais aussi entre les vivants et les morts.

Cette vibration atteint son acmé dans le final d'*Un sacre*, qui fascine et saisit d'émotion l'homme dont le récit (fictif, dans ce cas) est ici offert n'a pas de nom, il est simplement désigné comme L10-3, selon le code qui a été noté sur son cercueil ano-

La réussite de la pièce tient à des acteurs d'une présence fracassante, qui sont totalement eux-mêmes

nyme. Il parle depuis sa mort, depuis son enterrement au cimetière de Thiais (Val-de-Marne), dans le carré des indigents, « réservé aux personnes qui n'ont pas de proches pour les enterrer ».

Le comédien Mathieu Perotto est extraordinaire dans cette ultime cérémonie qui voit Lorraine de Sagazan et son équipe offrir à cet homme, représentant tous ceux que la société a niés jusque dans leur mort, l'enterrement qu'il n'a pas eu dans la vraie vie. Revêtu d'une coiffe et d'un plastron rituels brillant de tous leurs feux, le voilà enfin célébré comme il aurait dû l'être. Et c'est un moment magique, porté par le travail sonore sensible de Lucas Lelièvre, qui suggère beaucoup en samplant juste quelques mots d'*Orly*, la chanson de Jacques Brel. La vie ne fait pas toujours de cadeaux, mais la mort, avec Lorraine de Sagazan, nous en fait un, magnifique. ■

FABIENNE DARGÈ

Un sacre, conception et mise en scène : Lorraine de Sagazan. Théâtre Gérard-Philippe, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 9 avril.